

## AVANT-PROPOS

*« Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose ; arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse ; laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. »*

Georges Perec,  
*Espèces d'espaces* (1974)

C'était l'été. Comme chaque midi, comme chaque soir, une partie de la famille était réunie. Pour honorer le patriarche, on me plaçait en bout de table. Les conversations allaient bon train, la priorité étant accordée aux enfants-rois. Leurs désirs étaient comblés ou refusés. Les adultes s'entretenaient du quotidien, de projets à court terme ou commentaient la nourriture tout en faisant tourner les plats, demandant ou déclinant. J'étais régulièrement servi en premier, un honneur à l'Ancien dont je me serais bien passé. Je me gardai d'ouvrir un débat sur la littérature, le cinéma, l'actualité politique. L'arrivée d'une guêpe, d'un moustique – baptisé « tigre » en Provence –, voire, plus bruyante et plus menaçante, d'un frelon, provoquait des cris d'enfants, des hurlements féminins, tandis que des hommes vaillants se précipitaient, fourchette en main, pour écraser le prédateur dans l'assiette où

il venait de plonger. L'héroïsme se nichait dans ces assauts et je n'étais pas le dernier à pourfendre l'insecte intrusif. À plusieurs reprises, j'émettais un son. Si je demandais de l'eau, du pain ou du sel, j'étais entendu et plusieurs mains se tendaient pour accéder à cette demande. En revanche, si j'ouvrais la bouche pour commenter un propos, lancer un sujet de conversation ou même faire une de ces plaisanteries stupides qu'on nomme « bon mot », personne ne l'entendait. J'avais beau tenter de me faire entendre, haussant même le ton, je me demandais si ma relative surdité acquise avec l'âge n'était pas devenue contagieuse : on ne m'entendait pas. Si, au même moment, un enfant parlait, les parents l'écoutaient, lui répondaient, ouverts au dialogue.

C'était l'été en Provence. Les grillons grésillaient, les cigales craquetaient. Difficile de distinguer leur chant, on ne les voyait pas à moins de s'attarder en silence à la contemplation d'une branche sur laquelle se fixait l'hyménoptère caméléon. L'attention des convives se concentrait sur la guêpe agressive, non sur le chant des arbres, encore moins sur la voix de l'Ancien qui appelait au dialogue. J'avais l'habitude des conférences où une foule attentive recueillait mes propos, où, au terme de l'exposé, un débat s'ouvrait, riche en échanges. Là, ma famille – ou ceux qui venaient encore nous voir après maintes fractures –, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, dont je ne doutais pas de la tendresse à mon endroit comme à celle de ma femme, me nourrissait, mais ne m'écoutait pas, pire : ne m'entendait pas. Rien de ce que j'aurais pu dire ne serait source d'attention, encore moins d'intérêt. Il me fallait bien admettre l'évidence : je n'avais pas, chez moi, d'auditoire.

C'eût été un constat banal, celui d'un vieil acariâtre, si, ce mois d'août-là, je n'avais décidé de reprendre la

rédaction de mes mémoires. Trente ans auparavant, j'avais écrit un texte d'une centaine de pages relatant les épisodes de mes engagements politiques. Prudemment, j'avais adopté un pseudonyme, anagramme de mon patronyme, donc aisément déchiffrable. Mon éditeur, plus intéressé par mon œuvre d'historien que par ces mémoires, m'avait fait remarquer qu'à cinquante ans j'étais encore jeune et qu'il serait préférable d'en remettre la rédaction à plus tard. Il me proposa de fragmenter ce texte en plusieurs séquences qui furent diffusées pendant cinq jours, à une bonne heure d'écoute, sur France Culture, sans que, protégé par cet anonymat, j'en recueille l'écho. Il était temps maintenant, plus que temps, à quatre-vingt-cinq ans, de finir le travail.

Une conclusion s'imposait cependant. Puisque l'indifférence des miens, qui n'avaient jamais lu une ligne de mes publications d'historien, m'invitait au silence, je ne pouvais décemment présenter à un éditeur des mémoires «anthumes». Cependant, j'avais à dire, beaucoup à dire, non sur notre famille et son lot de discrétions, mais sur le monde, sur l'histoire de ce demi-siècle dans laquelle je me suis investi, pour des causes que j'estimais justes, une histoire que j'entendais commenter.

J'imaginai d'abord, en sincère modestie, me présenter à la troisième personne du singulier, le narrateur. Après quelques essais, je compris que c'eût été transformer une autobiographie en roman. Je dus renoncer et me plier à la règle du «je». Et comme je ne saurais évoquer mes souvenirs sans les adresser à la femme qui, voici plus de cinquante ans, m'a apporté joie et bonheur, avec laquelle j'ai partagé une blessure inguérissable, dans le premier chapitre de mes mémoires elle sera «Elle».



# 1

## Elle

Depuis l'enfance, je l'attendais. Je rêvais alors d'une rencontre avec le sosie de Constance Bonacieux qu'aima d'Artagnan ou d'un éveil dans mon blé en herbe par une femme mûre. Mon idéal féminin s'incarnait plutôt dans la jeune fille : Natacha Rostov, mutine et joyeuse, fervente de vie, rencontrée dans sa campagne russe par le prince André et Pierre Bézoukhov. Comme je savais que je ne ressemblerais jamais au premier, je m'imaginai plus volontiers comme le second, maladroit mais profond. Plus tard, je retrouverai mon héroïne incarnée par Audrey Hepburn dans la production américaine de *Guerre et Paix*. Plus modeste dans mes rêves, j'eusse plus volontiers aimé une jeune fille de bonne famille bourgeoise pourvu qu'elle ressemblât à celle aperçue dans *Les Plus Belles Années de notre vie*. La poésie m'offrait l'espoir d'une apparition fugitive entrevue sur un quai de gare, dans un wagon qui partait, ou dans le bruit assourdissant d'une rue : « Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais ! » Je me demandais cependant si j'avais quelque pouvoir de séduction. Posant cette question à sa maman, l'adolescent reçut cette réponse : « Tu es de ceux dont on ne dit rien », ce qui n'était pas un passeport pour un Don Juan. Trop timide pour aborder une inconnue, j'attendais

qu'elle vînt à moi. Je me promenais dans les forêts et les bois, solitaire mais plein d'espoir, et ne rencontrais que quelques promeneurs, une fois une louve qui me fit passer toute velléité romantique. J'eus certes quelques aventures, mais aucune ne pouvait incarner l'élue tant attendue.

Ce soir du 1<sup>er</sup> décembre – j'avais dix-neuf ans –, je fus invité à un bal masqué à l'occasion de l'anniversaire de l'amie d'une amie. Je ne savais pas danser – je ne le sus jamais d'ailleurs. J'avais emprunté une tenue de chirurgien au service de chirurgie où j'étais externe. C'est alors qu'Elle survint, travestie en marquise, une robe prêtée par l'habilleuse du théâtre Saint-Antoine. Elle ne faisait que passer, impatiente d'aller à une soirée plus animée où on l'attendait. Elle ne vit en moi qu'un gentil garçon, avec lequel elle échangea quelques propos ; mais elle accepta de me revoir. Elle était bien dans ses dix-huit ans et n'attendait pas le prince charmant. Moi, au contraire, je sus que c'était Elle, mais j'étais incapable de lui déclarer ma flamme, trop modeste pour imaginer que je puisse lui plaire.

Pendant plus d'un an, nous nous rencontrâmes, nous promenant dans Paris. J'espérais la séduire en lui parlant de Gide, de Camus ou de Sartre. Je ne fis que l'intéresser. Nous partagions toutefois la même fraîcheur, le même amour de la vie, de la surprise de l'instant. Nous riions, nous étions gais. Un après-midi, je l'emmenai au cinéma voir *Le Médium* de Gian Carlo Menotti. Nous étions seuls au balcon, mais je n'osai lui prendre la main, de peur de gâcher notre amitié. Elle voyait bien que je l'aimais. Comme elle m'aimait bien, elle ne voulait pas me faire mal et n'osait pas me dire qu'il fallait mettre un terme à cette relation décalée.

Une après-midi de printemps, elle prit sa décision. Nous avons rendez-vous à la piscine Deligny, alors

aménagée en plein air sur la Seine, près de la Concorde. Lorsque je parus en maillot de bain, elle m'avoua plus tard avoir découvert mes épaules et réalisé que cet ami n'était pas seulement une voix, mais aussi un homme. Ce jour-là, je lui révélai alors que j'étais tuberculeux et que je devais partir en sanatorium dans quelques jours. Émue, cette jeune fille généreuse et romanesque, grossissant la menace, se crut en présence de l'incarnation masculine, sans camélia, de Marguerite Gautier et repoussa aussitôt toute idée de rupture. Je partis, nous échangeâmes de belles lettres d'amitié, sans que je lui avoue ma passion. Hospitalisé, j'avais de moins en moins les moyens d'incarner à ses yeux l'élus. Quand, un an après, je revins, guéri, et repris le cours de mes études de médecine, nous nous revîmes peu. Un jour, elle me déclara enfin qu'il fallait interrompre notre relation : je ne pouvais attendre d'elle qu'une amitié sincère. Je me mariaï moins d'un an après. Je croyais alors sincèrement aimer ma femme. Nous eûmes trois beaux garçons. Je constatai progressivement, au fil de disputes et de malentendus, après quelques aventures éphémères de ma part et de sa part, qu'elle ne m'aimait pas plus que je ne l'aimais. Nous dûmes divorcer et aider à grandir les petits d'un couple désuni. Mes rêves s'envolaient. J'avais échoué, je souffrais et faisais souffrir mes enfants.

«La chance est chauve par-derrrière», dit le proverbe. Il faut la saisir dès qu'elle se présente. Il est rare qu'il reste une touffe de cheveux sur l'occiput quand elle est passée. Pour moi, cependant, ce fut le cas. En plein divorce, je m'étais enquis auprès d'une amie commune. Que devenait celle que j'avais aimée plus de dix ans auparavant ? J'avais su qu'elle s'était mariée, mais qu'elle voulait quitter son mari. Je demandai à la rencontrer. Notre amie me pria d'attendre : elle était en souffrance.

Puis, un jour, cette amie me dit que je pouvais la revoir. Je ne savais plus rien d'elle, elle ne s'était plus souciée de moi et ignorait même que je désirais la rencontrer. Le 18 novembre 1964 – il est des jours qui n'appartiennent pas à l'histoire, mais où le destin joue sa partition pour deux personnes seulement –, à 15 heures, je l'attendais devant la pharmacie où elle travaillait, ma voiture garée tout près. J'avais été informé qu'elle sortait de là, ce jour-là, à cette heure-là. Ne la voyant que de dos, je la reconnus à sa silhouette, à sa démarche. « Vous marchez toujours aussi vite. » Elle se retourna, me reconnut à son tour : j'étais toujours aussi mal habillé, mais elle trouva que j'avais un joli sourire. Nous parlâmes de tout et de rien, puis elle me dit qu'elle avait une course à faire avant de rencontrer une amie. Je lui proposai de la conduire en voiture à ce rendez-vous. Lorsque je posai la main sur la balle de golf du changement de vitesse, qui identifie cette marque de Volkswagen, je rencontrai la sienne. Elle affirme depuis, avec constance, avoir ressenti une décharge électrique. Elle me regarda, me prit la main et dit : « Nous avons perdu assez de temps. »

Je fus décontenancé. Je voulais simplement la revoir. Elle avait été mon plus beau printemps, celui d'une amitié qui n'avait pu se transformer en passion. Et voici maintenant que, subitement, elle s'offrait à moi, pour la vie. Notre destin venait de se sceller en un instant. C'était un pari fou. Depuis plus de dix ans, nous avons, chacun de notre côté, construit puis détruit un couple. Elle avait une petite fille, moi trois garçons. Comment un simple contact, celui de deux mains qui se rencontrent par hasard, pouvait créer un désir qui, jadis, n'avait même pas été ébauché ? Je ne me posai pas cette



question. Quelques heures après, nous échangeâmes notre premier baiser.

Le lendemain, pour la première fois, nous nous tutoyâmes. Nous nous aimions et nous aimons encore, plus de cinquante ans après.



## Profession : chirurgien

Un de mes plus lointains souvenirs se situe dans une chambre de clinique. Maman reposait sur un lit. À côté, dans un berceau recouvert d'un voile rose, une forme entraperçue. « C'est ta petite sœur. » Quelques jours après, on me dit qu'elle était morte. Le petit ange n'avait pu être baptisé, ondoyé seulement. Elle n'irait donc pas directement au Ciel, me dit maman, mais dans les limbes pour une longue période. Maman m'expliqua qu'elle était née avec une grave malformation du dos, qu'on l'avait opérée, mais qu'elle n'avait pas supporté l'intervention. J'appris plus tard que c'était un *spina bifida* extériorisé au milieu du dos et que les chances de succès d'une intervention chirurgicale étaient alors pratiquement nulles.

Pendant un an, nous portâmes le deuil, elle en grand noir, moi avec une barrette en tissu sur mon costume marin. Maman ne guérit pas de la perte de cette enfant. Elle me disait : « Tu seras chirurgien. Tu opéreras et guériras les nouveau-nés porteurs de cette malformation. » J'avais quatre ans. À quatre ans, je fus chirurgien ! Il fallait certes quelques années d'études avant d'y parvenir, mais, fort de cette conviction, on marche droit dans l'enfance. J'étais alors en onzième à La Paix-Notre-Dame, institution de jeunes filles de Chelles. Puis je fus

interne à l'école Albert de Mun à Nogent-sur-Marne, dans la prière quotidienne, la guerre et l'après-guerre. Franchissant tous les obstacles, premier puis deuxième baccalauréat, j'entrais à seize ans au PCB<sup>1</sup>, alors porte d'entrée de la Faculté de médecine.

Mon père, chirurgien-dentiste – comme ma mère, mon oncle et mon grand-père maternels –, voulait m'orienter vers l'École dentaire. J'y passai deux ans, tout en poursuivant mes études de médecine. Les dents ne m'intéressaient pas. C'était le corps humain dont je voulais connaître, dans ses moindres détails, l'anatomie. Je poursuivais, comme tant d'autres étudiants en médecine alors, un but : être interne des Hôpitaux de Paris. Mon séjour au sanatorium des étudiants à Saint-Hilaire-du-Touvet, à vingt ans, alors que je venais d'être nommé externe, retarda d'un an mon inscription au concours.

Dans les années 1950, la nomination à l'internat de Paris offrait une garantie de carrière et était presque indispensable pour un chirurgien. L'épreuve était épuisante. L'écrit d'abord : deux matinées et deux après-midi d'affilée, plus d'un millier de candidats, tous externes des hôpitaux, sont enfermés dans la salle Wagram, aménagée en lieu d'examen, chacun devant une feuille au coin supérieur à rabattre après que le candidat a inscrit son nom, afin de maintenir un strict anonymat. Anatomie, physiologie, médecine, chirurgie, quatre épreuves successives, les sujets du programme, tant de fois préparés en conférence, révisés en « sous-colle ». Deux mois après l'écrit, la liste des admissibles affichée, la sélection est opérée : il reste deux cent cinquante candidats en lice.

---

1. Le certificat d'études physiques, chimiques et biologiques (dit PCB) était nécessaire pour entreprendre des études dans les facultés et écoles de médecine.

Alors commence l'oral, dans le même lieu : un amphithéâtre de l'hôpital Necker. Chaque soir de la semaine, les candidats sont convoqués pour le tirage au sort : dix impétrants que l'on va enfermer, surexcités et angoissés, dans une « turne » où chacun pénètre préparer en dix minutes les questions du jour : cinq minutes pour la médecine, cinq pour la chirurgie. Puis le candidat est introduit dans l'arène : une longue table recouverte d'un tapis vert ; le jury – médecins d'un côté, chirurgiens de l'autre –, muet, immobile, fixant celui qui va parler, écoutant ou prenant des notes, ce jury que les bien nés et les plus doués ont, dès les résultats de l'écrit, tenté d'acquiescer à leur cause ; au milieu, le président, seul personnage parlant, devant une grosse pendule qu'il remonte afin qu'elle égrène les minutes, cinq d'abord, cinq ensuite. Le président dit : « Monsieur X, vous avez dix minutes. » Derrière, sur les gradins de l'amphithéâtre, au spectacle, les candidats qui ont tenu à rester, les amis, les familles.

Cette épreuve, je l'ai vécue deux fois. Certains l'ont connue cinq fois, le nombre de présentation au concours de l'internat alors accordé. L'oral était un moment rare, cruel, mais fondateur d'un individu programmé pour la compétition. Le tirage au sort épuisé, la note d'écrit restait ignorée des candidats comme des membres du jury, dévoilée puis additionnée à celle de l'oral. La liste des candidats reçus à l'internat était affichée, un matin, sur le mur du siège de l'Assistance publique des Hôpitaux de Paris, avenue Victoria, dans l'ordre des nominations. En bas, figuraient les noms des internes provisoires, ceux qui n'avaient pas été admis, mais qui, eu égard à leur bonne prestation, feraient, un an durant, tout en étant contraints de repasser le concours, fonction d'interne.

Je fus provisoire à mon premier concours, nommé au second, dans un bon rang. Nommé, il fallait trouver des

postes pour les huit semestres d'internat. Pour le premier, on pouvait choisir son poste en fonction de son rang. Pour les sept suivants, la compétition était ouverte. Au terme d'une course éperdue, nanti d'une lettre de recommandation pour tel ou tel patron, chef d'un service plus ou moins prestigieux, on allait formuler une demande de place, accordée ou refusée selon des critères qui ne relevaient pas toujours, tant s'en fallait, de la qualité présumée de l'impétrant, mais plus souvent du niveau de recommandation qu'il avait obtenu. Concours avant, concours pendant, concours après, concours toujours. Ces jeunes gens, des garçons alors plus nombreux que les filles, ne réalisaient pas, tant ils étaient attentifs à faire valoir leurs mérites et à grimper dans la hiérarchie médicale, qu'ils étaient semblables à ces bêtes de luxe primées au concours agricole, à la différence près que, animaux pensants, ils avaient eux-mêmes façonné leur apparence. Espions de leurs concurrents, ils devenaient au fil des ans plus enclins à la jalousie qu'à l'admiration et au respect de leurs collègues.

Ces quatre années d'internat en chirurgie, années de formation à l'un des plus beaux métiers que l'on puisse rêver d'exercer, m'ont définitivement marqué. Comment oublier ce moment où, portant le manteau qui fait l'interne, la capote bleue en grosse laine écrue, armure resplendissante sur la blouse et le tablier de toile blancs, je traversais la cour de l'hôpital Bichat – les anciens bâtiments, aujourd'hui simple annexe – pour me rendre à la salle de garde. Là, chaque midi, se retrouvaient les internes et quelques assistants.

Le premier jour, sans mesurer la responsabilité que représentait le poste qu'on me proposait, j'acceptai d'être « économiste », c'est-à-dire maître des cérémonies pour le semestre, avec, comme « administrés », trois vedettes

des salles de garde, les plus fins en même temps que les plus caustiques : Raymond Vilain, Guy Jost et Charles Gallouedec. J'avais en charge de respecter les traditions, de préserver l'esprit de la salle de garde, de veiller à privilégier les propos : on parle de sexe, de voiture, jamais de politique, encore moins des malades. Dans ce monde sans pitié pour les faibles et les tendres, dans cette jungle d'ambitions, je taillai mon chemin à coups de serpe, rompu à encaisser les coups et à les rendre.

Quatre années durant, j'appris le métier de chirurgien. Mais je me passionnai également pour l'anatomie, une science que l'on pouvait parvenir à connaître totalement ou presque. On l'enseigne en reconstruisant un ensemble autour d'un squelette que l'on anime ensuite d'articulations et de muscles, de vaisseaux et de nerfs. Nanti d'organes, le corps humain est un ensemble fascinant à l'échelle de la vision, avant que le microscope en révèle l'infinie complexité. Certes, j'aimais aborder une région et la disséquer, mais l'anatomie me parlait plus encore. Elle ancrerait en moi la conviction, une conviction que n'avait su m'apporter mon éducation catholique, que tous les êtres humains sont identiques dans leur anatomie et que seule différenciera leur pathologie. Dès lors, je portai sur l'homme ce regard que tant d'humains infectés par le racisme perdent : celui d'une commune nature.

Je fus nommé par concours aide d'anatomie, puis professeur et chef de travaux pratiques d'anatomie. Pendant sept ans, au dernier étage de la Faculté de médecine de la rue des Saints-Pères, alors seule faculté de médecine de Paris, j'enseignai l'anatomie aux étudiants de première année.

Puis je préparai ma thèse. Avec un collègue qui étudiait la vascularisation de l'intestin grêle, je me rendais chaque semaine à l'Institut de médecine légale, près du

pont d'Austerlitz, quérir dans des seaux reins et viscères prélevés sur les corps de personnes décédées sur la voie publique. Tandis que nous emportions discrètement ces organes à la Faculté pour leur injecter du néoprène latex afin d'en conserver le moule, nous croisions dans les couloirs des familles éplorées. Obtenir une bonne préparation de la vascularisation artérielle des reins afin de déterminer si, ces artères étant terminales, c'est-à-dire sans anastomoses entre elles, une néphrectomie partielle était réalisable et s'il était possible d'en codifier le clivage, tel était mon seul objectif.

Quelques années plus tard, j'échouais à l'agrégation d'anatomie. En fait, je m'étais présenté à deux agrégations, celle d'anatomie et celle de chirurgie. À la première épreuve sur titres et après la traditionnelle leçon de vingt-quatre heures, j'avais été admissible aux deux concours, mais recalé à l'oral : on me faisait ainsi comprendre que je n'étais pas de la famille... Je m'étais introduit dans un milieu où j'avais appris un métier dans les meilleures conditions de formation. L'internat de Paris était alors une des meilleures écoles de médecine et de chirurgie au monde, la meilleure pour l'enseignement de la clinique, mais c'était aussi une école de courtisans. Le cirage de pompes est une technique qui certes s'apprend, mais qui demande de l'adresse. Les internes en chirurgie se répartissaient alors en deux groupes : ceux qui, leur internat et leur clinicat achevés, partiraient en province, que leur papa leur ait chauffé le nid ou qu'ils trouvent – le marché était alors grand ouvert – une association ou une succession ; ceux qui, placés sur une échelle, n'avaient qu'un but, accéder à l'échelon supérieur. Être un bon chirurgien était préférable, non nécessaire.

Il fallait, pour ceux qui n'avaient pas démontré au cours de leur internat d'exceptionnelles qualités chirurgicales